

L'ÉPIGRAPHIE ET LA RÉFORME DE L'UNIVERSITÉ EN ITALIE

ANGELA DONATI

Je pense que tous les participants à ce Colloque — ou du moins beaucoup d'entre eux — connaissent la réforme des cours universitaires entamée en Italie depuis un an et qui a largement touché les disciplines classiques, et même l'épigraphie, qui semble destinée à être reléguée au second plan derrière d'autres disciplines considérées d'un intérêt majeur. Ce danger a été souligné lors du Colloque Borghesi tenu l'année dernier à Gênes, au cours duquel un document a déjà été rédigé, puis publié dans le volume 2001 de la revue « *Epigraphica* ».

Dans beaucoup d'Universités, l'épigraphie (grecque et/ou romaine) n'est plus une discipline autonome, mais elle a été confinée à un rôle de support (un module, pour utiliser la nouvelle terminologie) des enseignements historiques, qui l'ont toujours intégrée et non pas comme simple élément de support. Là-dessus se greffe le fait que les nouveaux *curricula* réduisent d'un an — du moins pendant la première phase de la maîtrise — le cours des études, ce qui entraîne un moindre effort (et je crains une moindre préparation) des étudiants. Un seul exemple: les cours de grec et de latin sont aujourd'hui dispensés sur une et non plus deux années (du moins était-ce le cas de Bologne). Cet état de fait aggrave ultérieurement la position de l'épigraphie, qui nécessitait pour l'étudier la connaissance du grec et du latin. Or, les étudiants qui s'inscrivent à l'Université ne connaissent pas suffisamment bien les langues classiques, ce qui est là aussi un problème pour le professeur d'épigraphie. Même les bacheliers ayant opté pour une filière classique ont souvent une connaissance plutôt approximative du grec (et pas seulement) et même pour eux (et pas uniquement pour les lycéens qui auront suivi d'autres filières) on a dû mettre en place — du moins dans mon Université — de véritables « lectorats » ou

encore des cours « niveau zéro » de langue. Evidemment, les exceptions existent, mais pas au point de porter un jugement optimiste sur la situation actuelle.

Il faudra organiser de plus en plus de séminaires consacrés à l'apprentissage du grec et du latin, en prêtant une attention particulière au langage utilisé dans les inscriptions; d'après moi, cette tâche pourrait être partagée entre les professeurs d'épigraphie et de langue, avec un avantage réciproque, par exemple pour les données fournis par les inscriptions métriques, mais surtout pour l'étude de ce qu'on appelle les « langages techniques » qui souvent s'enrichissent précisément grâce aux inscriptions. Tout cela est, je crois, réalisable sans trop de problèmes, en intégrant à des leçons théoriques de langue la lecture de nombreux textes épigraphiques, expressément repérés et analysés en commun, de façon à offrir à la fois des notions de langue et pas seulement de littérature (ou d'histoire littéraire) et de grammaire, mais aussi d'épigraphie. En général, les philologues ne maîtrisent pas à fond l'étude des inscriptions et oublient trop souvent toute cette documentation de première main, authentique, directe, qui n'est pas le fruit d'heures penché sur une table de travail comme nombre d'oeuvres littéraires.

En outre, il ne manque certes pas d'exemples d'inscriptions qui ont été utilisées par les historiens romains eux-mêmes et qui peuvent donc être lues et commentées avec un avantage commun. Elles peuvent même offrir au philologue des éléments pour mieux connaître la méthode suivie par les écrivains antiques dans la composition de leurs oeuvres. Un exemple parmi tant d'autres: la comparaison entre le texte de Tacite et celui de la Table en bronze contenant le texte lu au Sénat par

l'empereur Claude pour soutenir l'admission de la noblesse gauloise au Sénat de Rome. La lecture d'un texte n'est que le premier pas, le second devant être l'interprétation des informations que le texte fournit: on peut y parvenir en le comparant à d'autres textes, offrant à l'étudiant les outils et les éléments de connaissance des structures du monde antique.

Pour revenir à l'articulation didactique italienne et du triennat, il convient de souligner que l'enseignement devra être diversifié en fonction des intérêts spécifiques des étudiants: l'épigraphie recouvre maintes facettes et c'est au professeur de choisir au fur et à mesure celle qui répond aux attentes des étudiants. Ce n'est certes pas la tâche du professeur responsable des futurs licenciés - cela lui serait impossible - de transformer l'étudiant en un studieux (ou même seulement en expert) d'épigraphie. Cela se fera dans le cadre d'une maîtrise spécialisée, d'un doctorat de recherche et — pour certains aspects - de *curricula* des masters. Au cours du premier cycle d'études, il faut donc initier l'étudiant à l'approche de la discipline pour lui faire comprendre quelle était la fonction assignée à l'inscription par les Grecs et les Romains, son importance pour l'histoire institutionnelle, économique, sociale, etc. Enseigner, en un mot, à saisir la véritable nature de l'épigraphe, c'est-à-dire sa substance de médias de l'antiquité, le moyen massmédiatique le plus ancien de l'histoire, étant donné qu'il est encore en usage partout.

Après le premier cycle, on devrait prévoir l'épigraphie dans des cours de maîtrise et des *curricula* qui, du moins sur le papier, semblent diversifiés entre eux et qui, par conséquent, requièrent une plus grande attention selon la filière choisie sur les différents aspects de la discipline: je me réfère à des domaines disciplinaires et de recherche historiques, à caractère archéologique et des biens culturels, à des domaines d'études classiques ou des sciences de l'antiquité, sans négliger les aspects plus culturels, d'histoire de la tradition et de l'écriture; ce dernier aspect porte à espérer un lien plus étroit avec la paléographie, un rapport qui se déve-

loppe maintenant presque toujours à sens unique, parce que l'épigraphe analyse toujours les formes de l'écriture offertes par le document qu'il examine alors que le paléographe limite souvent son enseignement au témoignage sur papier en oubliant que l'écriture, quelle que soit l'époque, indépendamment du support, a subi des évolutions étroitement liées entre elles. Le rapport épigraphie-paléographie fut débattu il y a quelques années — comme beaucoup s'en souviennent — dans la revue « *Scrittura e civiltà* », et peut-être justement les nouvelles maîtrises spécialisées qui s'obtiennent en deux ans ou encore les masters spécialisés — même de premier niveau, après la licence — pourraient rendre plus facile le rapport entre les deux disciplines, à travers des séminaires et des exercices communs: attention, j'ai dit communs, et non pas unifiés, parce que les deux domaines, similaires sous tant d'aspects, sont d'un point de vue méthodologique et opérationnel bien distincts et doivent le rester, à mon avis.

La liste pourrait s'allonger, vu les nombreuses valeurs du document épigraphique et la prolifération de « parcours » que la réforme en cours en Italie permet de mettre en place, du moins sur papier.

Celui ou celle qui enseigne l'épigraphie sait pertinemment à quel point il est nécessaire de proposer directement à l'étudiant — sous les formes technologiques les plus pointues et fascinantes — la vision des monuments gravés d'inscriptions, il connaît aussi l'efficacité sur le plan didactique de la vision directe des monuments et de leur analyse autoptique: d'autres parleront de cela, ce qui n'est certes pas secondaire. On n'oublie pas que la nouvelle organisation des études peut institutionnellement permettre à l'étudiant d'épigraphie d'effectuer des stages auprès d'Organismes et d'Institutions chargés de la sauvegarde et de la conservation de notre patrimoine épigraphique.

Je ne suis pas aussi pessimiste qu'on pourrait le croire sur l'avenir de l'épigraphie. Le vif intérêt des étudiants pour nos disciplines est de bon augure. Leurs attentes ne doivent pas être déçues.